

1. La sombre magie des abîmes

Les Corps communicants d'Agnès Guitard

Agnès Guitard, *les Corps communicants*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1981, 390 p.

Michel Lord

Numéro 29, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39778ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1983). Compte rendu de [1. La sombre magie des abîmes : *Les Corps communicants* d'Agnès Guitard / Agnès Guitard, *les Corps communicants*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1981, 390 p.] *Lettres québécoises*, (29), 34-35.



Deux histoires de possession

1. La sombre magie des abîmes

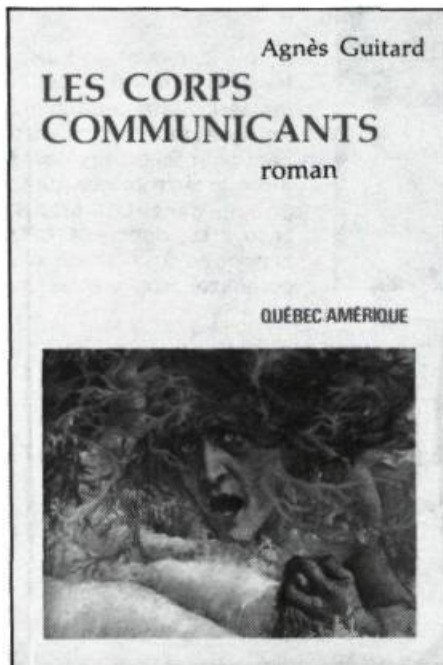
Les Corps communicants

d'Agnès Guitard

La rareté de la production romanesque fantastique des derniers mois aura eu au moins un aspect positif, celui de nous forcer à jeter un coup d'oeil en arrière et de ramener à la surface de l'actualité littéraire une oeuvre qui, comme bien d'autres, est déjà passée aux oubliettes. Même *Livres et Auteurs québécois 1981* ne consacre pas une seule ligne au premier roman d'Agnès Guitard¹. Pourtant, ce livre vaut son pesant d'or. Je soupçonne cette romancière d'avoir des tiroirs bourrés de manuscrits. La qualité de son écriture, sa façon de conduire le récit et de créer un climat d'angoisse à saveur de fantastique terrifiant donnent à penser que, pour produire une telle oeuvre, Agnès Guitard a elle-même été possédée par la création de cet univers qui vous envoûte dès les premières lignes.

Écrit sous la forme d'un journal par un narrateur inscient nommé Joarès, ce roman raconte la courte histoire (du premier mars au neuf juin) d'une possession étrange. Trois personnages occupent le champ narratif. Joarès et Xiela s'adonnent à des recherches savantes et appartiennent à la confrérie des amelures, un cercle fermé où ne sont admis que des êtres exceptionnels. Valenze, l'époux de Xiela, représente le type même de l'arriviste, politicien de surcroît, prêt à tout pour pénétrer dans le cercle des amelures. Il invite quelques membres du groupe à discuter dans sa villa, jadis la demeure du savant Alcabore et de son ami et quasi esclave le Bariolé (celui qui est rayé par

la présence de l'autre?). Le projet de Valenze consiste à reprendre l'expérience qu'Alcabore avait tenté quatre cents ans plus tôt et qui s'était terminée tragiquement par la mort des deux hommes au même instant. Dès le premier soir, Xiela offre à Joarès d'effectuer «une oeuvre à en lier je et tu, à en toucher les frontières du corps et de l'esprit, une quête prête à percer tous les chiffres et à défier toutes les questions» (p. 24). Le récit se présente dès le départ comme une quête mystérieuse. Au début du livre, on trouve un glossaire «pour mieux s'y retrouver» (p. 9) dans le temps et l'espace.



L'action se situe sur un continent immense comme l'Asie dans un pays qui sort d'une guerre qui l'a mené à l'indépendance. L'époque est décrite comme «l'équivalent peut-être de notre Renaissance, à ceci près que, malgré un mode de vie assez peu évolué, les sciences théoriques en sont à un stade avancé» (p. 9). Ces éléments, qui annoncent un roman d'aventures traditionnel, s'avèrent un trompe-l'oeil. L'espace que Joarès va découvrir n'est pas géographique mais intérieur. À la fin du glossaire, on lit cette phrase laconique: «Voici le journal que Joarès n'a pas écrit» (p. 11). Déjà, par l'écriture, le narrateur Joarès est habité par quelqu'un d'autre, un double qui fouille en lui. Au milieu du premier chapitre, où foisonnent les belles descriptions de la ville d'Aguial, capitale du Péhoglé, le narrateur sème quelques indices:

Pourquoi phrases et descriptions linéaires sont-elles naturelles dans la vie du langage, alors que notre perception est globale, anti-descriptive? [...] il existe, outre l'univers domestiqué qui est le nôtre, d'autres formes d'organisation enrobant d'autres formes d'être et d'échanges? (p. 23)

Joarès se pose la question. Xiela et Joarès, aidés de l'ancienne magie d'Alcabore, lui répondent à son insu. Le fantastique, jusque-là absent, pénètre subrepticement dans ce décor réaliste. Valenze joue dans ce récit le rôle de l'agresseur qui cherche à créer son propre robot humain, sa marionnette, dont il pourrait se servir en toute occasion. Il lui faut un être à l'intelligence exceptionnelle. Joarès n'a certes rien de la victime traditionnelle, bien que, suivant une certaine tradition, il parvienne à confondre son agresseur.

Mais de quel genre de fantastique s'agit-il? Aidé par sa femme, la cher-

cheuse, la surdouée un peu sorcière qui est parvenue à déchiffrer les manuscrits d'Alcabore, Valenze pratique une opération mystérieuse sur le cerveau de Joarès. Il lui impose ainsi sa présence de l'intérieur. Cet agresseur, du type de l'intrus, cherche à jouer avec Joarès un peu à la manière de ces robots que l'on manipule à distance. Mais si le robot Joarès répond, il répond mal. Son esprit supérieur se révolte contre une telle intrusion d'un corps étranger à l'intérieur de lui-même. En terme de fantastique, on dirait que l'innommable, l'Autre, est en lui et que cet Autre fractionne, brise, «bariole» son unité même, sa spécificité. On ne sait plus si l'irréel pénètre dans la réalité ou si la réalité a basculé dans un autre monde. Toutefois, cette dualité, ce morcellement, s'avère être beaucoup plus complexe qu'une simple possession ou qu'une manipulation robotique. C'est là tout l'art de ce roman de tenir le lecteur en haleine sans jamais le lasser par la magie d'une écriture incantatoire qui épouse la courbe des sentiments du héros/victime. Des réflexions obsédantes viennent en effet hanter l'esprit du possédé qui sombre tantôt dans le désespoir, tantôt reprend le combat pour tenter d'élucider le mystère de son existence perturbée.

Paradoxalement, la déchéance intellectuelle et physique de Joarès le fait régresser vers l'enfance heureuse, au seuil de la pensée organisée. Peut-être faut-il voir un rapport entre ce seuil de la raison et ces «portes de bronze» où, quatre cents ans auparavant le maître Alcabore a fait graver l'énigme suivante: «L'indénombrable vérité de tous ses entre-deux-mondes en sommeil» (p. 284)? Un vieux grimoire sert de base à l'expérience dont Joarès est victime. «Seule Xiela a lu le Grand Livre d'Alcabore, elle seule détient la clé de son opération et de sa science de mort» (p. 39). Pourtant, on ne sait jamais si Xiela connaît vraiment les forces qu'elle a mises entre les mains de son mari avide de pouvoir. Joarès, lui, n'y comprend goutte. Il s'interroge, voyage à travers ses fantasmes, régresse dans cette alchimie de la communication où les corps et les esprits se renvoient des ordres que l'autre refuse mais doit exécuter. Car l'ironie veut que Joarès finisse par maîtriser l'esprit de son agresseur qui a plein pouvoir sur son corps. Les victimes de Dracula² se trouvaient en position similaire à cette différence près qu'il leur fallait une force extérieure (l'adjuvant



Agnès Guitard

Van Helsing et les objets sacrés) pour vaincre le monstre. Le vampire agresseur suce le sang de sa victime et se l'incorpore. Il lui fait ensuite aspirer son propre sang et peut ainsi agir sur elle — ou en elle — à distance, par une mystérieuse télépathie. Le roman d'Agnès Guitard ressemble à celui de Bram Stoker en ceci qu'une force inconnue, secrète et innommable, s'immisce à l'intérieur de l'être, lui draine son énergie et lui fait découvrir des mondes troublants. C'est l'amalgame de la peur fondamentale et de la jouissance sado-masochiste suprême. Tout dépend des prédispositions du sujet. Le narrateur esquisse une interprétation en ce sens à la fin de l'oeuvre (p. 382). Mais cette incursion du côté de la psychanalyse, pour éclairante qu'elle soit, a le fâcheux effet de détruire l'atmosphère fantastique. L'auteur le sait bien car il réinstalle le doute aussitôt qu'un semblant de vérité apparaît. En dernière analyse, le caractère mystérieux de l'imposition ne quitte pas l'inconfortable position de l'entre-deux-mondes. «J'ai peur, dit Joarès, d'être tombé au pays où on invente les tortures, que chacun détient en soi, et qu'on appelle enfer» (p. 267).

Cette réflexion romanesque sur la vie et la mort n'est pas sans rappeler celle de Zénon dans *l'Oeuvre au noir* de Marguerite Yourcenar, comme le remarque d'ailleurs Claire de Lamirande³. Magicienne du verbe, Agnès Guitard parvient à styliser l'état d'esprit d'un être happé vers le néant — ce grand trou noir abyss-

sal — et rongé par les mêmes idées: «[...] je vis la pathologie de la décision, l'irrésolution suprême. [...] Obsessions» (p. 204-205). Il faut avoir longtemps pratiqué l'écriture pour parvenir, dès le premier roman, à dramatiser un destin dans un récit fantastique qui imite avec autant de justesse la spirale engouffrante de l'existence.

On le voit, *les Corps communicants* méritent mieux que l'oubli. Je crois même qu'il s'agit d'un grand roman. Emportée par une écriture qui éclaire d'un sombre éclat les zones obscures de l'être, s'immisçant comme ses personnages par une déchirure de l'esprit, cette oeuvre dévoile un indicible malaise. Elle laisse pressentir cette bête qui se cache en nous et que l'on n'ose nommer tant elle nous effraie. Comme l'écrit Bozetto: «Dans le fantastique [...] il s'agit de thématiser l'impossibilité de donner un sens et/ou une figure à l'innommé»⁴. Agnès Guitard le fait avec brio. Je ne saurais assez recommander ce livre à ceux et celles qui recherchent la qualité en littérature fantastique québécoise.

1. Agnès Guitard, *les Corps communicants*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1981, 390 p.
2. Bram Stoker, *Dracula* (1897).
3. Claire de Lamirande, «Un livre secret», *le Droit*, 5 juin 1982.
4. Roger Bozetto, A. Chareyre-Méjan, R. et P. Pujade, «Fantastique et Métonymie», *Solaris*, vol. VIII, no 2 (mars-avril 1982), p. 8.